

## Navigatrice

Stéphane Lépine

---

Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5123ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

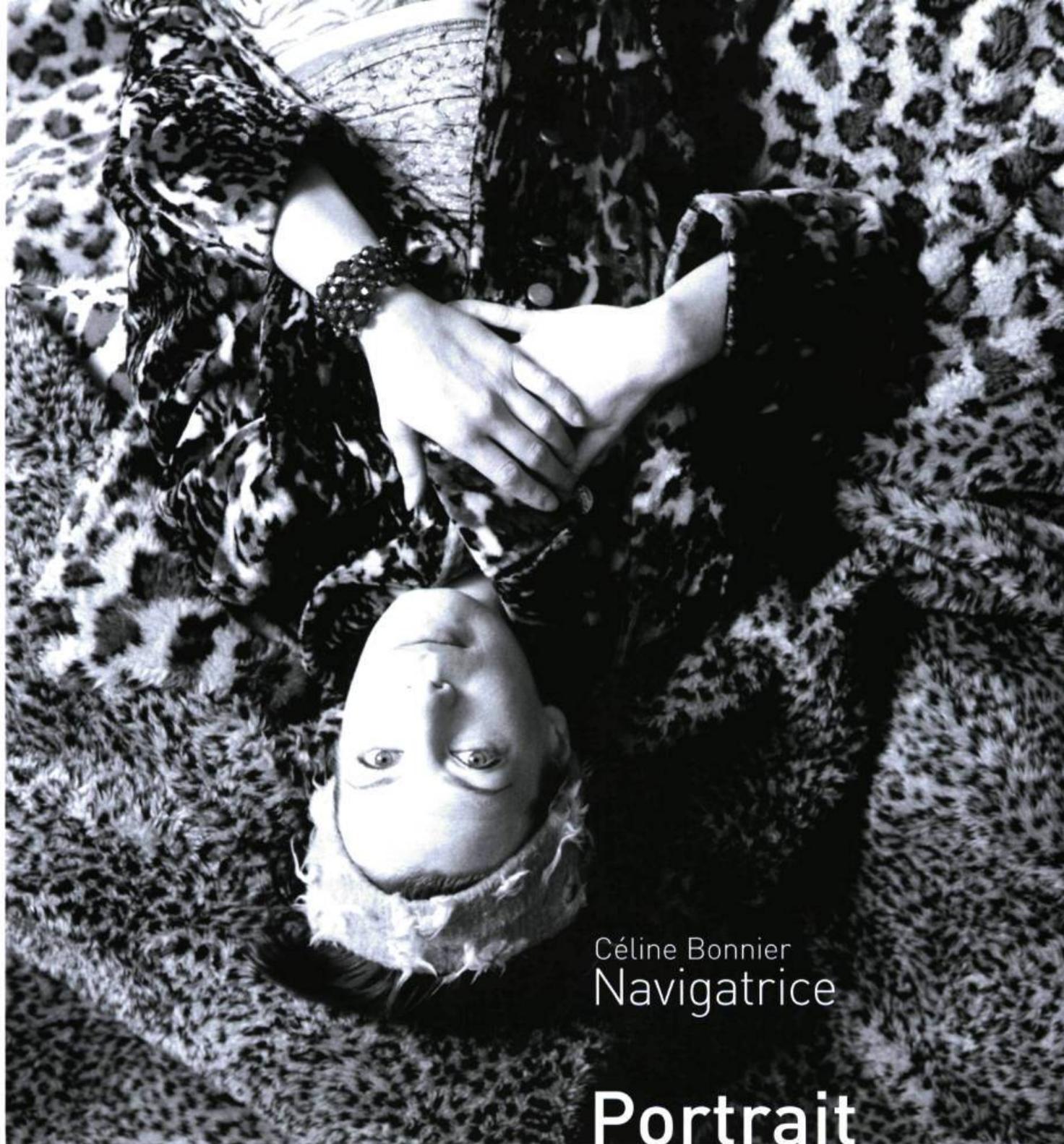
1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lépine, S. (2005). Navigatrice. *24 images*, (122), 46–50.



Céline Bonnier  
Navigatrice

# Portrait

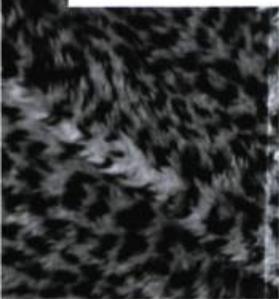
par Stéphane Lépine

photos : Bernard Fougères  
pour *24 images*



À qui ne me suis-je pas adaptée !  
Je me suis adaptée à l'homme  
méticuleux, à l'homme sentimental,  
à l'homo commercialis. J'ai partagé  
leurs problèmes. Étudié, assimilé,  
fait mienne leur façon de voir le  
monde. J'ai répondu au silencieux  
comme au bavard. J'ai aidé le  
malheureux à remonter la pente,  
j'ai été boute-en-train avec le gai  
luron. Avec le sportif j'ai couru,  
avec le buveur j'ai bu. C'est bon  
pour la santé. J'y ai laissé ce que j'y  
ai trouvé à foison : ce que je suis.

Botho Strauss, *Le temps et la chambre*  
(texte français de Claude Porcell)



Photogénie et instinct, sensibilité et intelligence, charisme et rigueur, autant de qualités associées à Céline Bonnier qui, depuis ses débuts à Québec, n'en fait jamais qu'à sa tête, part à l'aventure en exploratrice que rien n'effarouche, dans des univers aussi singuliers que déchainés, et s'est patiemment construit, au gré d'associations fortes et prégnantes (avec Robert Lepage, Jean-Frédéric Messier, Denis Marleau et Brigitte Haentjens au théâtre, au cinéma avec André Forcier), un monde bien à elle : enflammé, casse-cou, ouvert à toutes les aventures, à toutes les navigations. Céline Bonnier pourrait se contenter de jouer les muses, virevoltant au centre de l'intelligentsia de la scène, et se vanter d'une carrière qui n'est faite que de l'essentiel du théâtre québécois actuel. Mais, pour faire la belle actrice rebelle au milieu d'un beau décor, on n'a jamais pu compter sur elle. Car Céline n'aime pas l'idée d'être simplement comédienne. Il faut qu'elle comprenne le sens de sa présence dans un projet artistique. C'est ainsi qu'avec des artistes de la trempe de Brigitte Haentjens, avec qui elle a travaillé trois fois au cours des dernières années, elle a davantage l'impression de mener un dialogue artistique que d'aligner les spectacles. Intègre et radicale, Céline préférera toujours les œuvres et les artistes non-alignés à l'édredon confortable de la production à la chaîne et du star-system. Céline est une résistante et une femme d'engagement, et quand elle s'engage, elle a une parole, au sens le plus fort du terme. Singulière et fidèle, elle est tout le contraire d'une femme sans foi ni loi. Elle a une foi et une loi, et s'y tient fermement.

Fille de théâtre radicale, exploratrice avisée d'un art exigeant, figure libre dans un monde (de théâtre et de cinéma, de télé aussi) plutôt enclin aux figures imposées, navigatrice affranchie de tout désir de conquête, Céline Bonnier est encore souvent mal perçue. On se plaît à vanter sa vitalité jamais contredite, sa délicate audace, sa fraîche lucidité de comédienne récalcitrante, pas étourdie par le succès et la gloire (bien relatifs, il faut le dire, au Québec). On loue les tours de force de ses interprétations, énergiques et sans artifices. Au point de négliger parfois ce qu'elle compte de fêlures, de vertiges : des fragilités dont témoignait son corps à corps éperdu avec l'œuvre de Sylvia Plath, avec la femme sous *Cloche de verre*. Céline y était au sommet de son art.

Si l'on a du mal à saisir Céline Bonnier, à faire un lien entre la douzaine de films qu'elle a tournés jusqu'à ce jour, c'est qu'il y a du joker en elle. À l'exemple du personnage de Marie Steuber dans *Le temps et la chambre* de Botho Strauss, Céline Bonnier s'est « adaptée à tous les hommes ». Un joker, voilà ce qu'elle est, que « chacun peut utiliser dans son jeu aux fins qui lui paraissent dans l'instant les plus rentables ». Apparemment obéissante et soumise aux volontés des metteurs en scène, mais en réalité farouche gardienne de sa liberté, cette *bag-lady* désencombrée de toute appartenance exclusive se prête à tous les jeux et à tous les regards, et repart sans que nul n'ait jamais pu vraiment l'égratigner ou lui mettre le grappin dessus. Une ouverture et une disponibilité qui, à l'écran, lui ont permis de passer de l'univers de Robert Lepage à celui de Charles Binamé, de Robert Favreau à Érik Canuel, d'André Melançon à Pierre Houle, en conservant toujours intacte sa présence de battante et de femme fort fragile. Car, elle en est consciente, son territoire au cinéma est celui « des femmes qui en arrachent, qui ont souffert, qui souffrent, des battantes qui essayent de s'en sortir ».



Déjà, dans *Le sphinx*, cet immonde *remake* de *L'ange bleu* avec Céline dans le rôle d'une Marlene Dietrich de Longueuil (son personnage s'appelle même Angie!), l'actrice a du chien comme ce n'est pas possible. Et toujours, que ce soit le temps d'une scène dans *The Assignment* ou le temps d'abandonner sa Nicogum pour se remettre à fumer dans *Le dernier tunnel*, elle sait jouer le jeu et apporter à ces produits manufacturés une dose de mystère et de délinquance. « Je suis une excellente accompagnatrice! Je suis très bonne pour répondre aux désirs et aux idées de l'autre, et pour m'y engager totalement! Cela me permet d'être surprise par différents univers et cela revient en fin de compte à partir sans cesse en voyage vers un nouveau pays étranger. Et comme une voyageuse qui aime être confrontée à d'autres cultures, qui apprend que, dans tel ou tel pays, quand tu entres dans une mosquée, il faut que tu mettes ton voile, lorsque j'accepte de travailler avec un réalisateur, je me plie à sa façon de faire, à sa vision du monde! Il est clair que j'ai davantage d'affinités avec certains pays – celui de Forcier en est un ou celui de *Grande Ourse* à la télé –, il y a aussi des pays que j'ai visités une fois et que je n'ai pas forcément envie de revoir parce que j'ai l'impression d'en avoir fait le tour, mais il n'en reste pas moins que j'aime aller voir ailleurs si j'y suis, j'aime voir ce qui risque de m'arriver si j'habite un autre monde. Ce qui m'intéresse entre autres dans ce métier, c'est de pouvoir m'oublier et d'y trouver le moyen de découvrir d'autres pans de moi-même. Comme c'est le cas en voyage! Et je suis une voyageuse toujours plus attirée par les destinations qui me sont encore inconnues. »

Mais comme la grande majorité des actrices québécoises, Céline Bonnier reste une comédienne de théâtre. Il ne fait aucun doute à ses yeux qu'il y a une circulation entre le théâtre et le cinéma, que ces deux pratiques ne sont pas étanches. « Par exemple, je me suis rendu compte en jouant au cinéma dans *Les muses orphelines* à quel point il était heureux que je n'aie pas joué le rôle à la scène. Je crois qu'il était préférable que je n'aie pas de souvenir émotif du rôle au théâtre. Dans ce cas, le scénario était très écrit, mais, même s'il ne faut surtout pas généraliser, je dirais que si les mots au théâtre ne sont pas remplaçables, au cinéma l'importance est moins dans la précision des mots que dans la vérité des scènes et des situations. » Mais les liens entre théâtre et cinéma sont en réalité pour elle plus souterrains : « Le théâtre est pour moi un atelier qui me donne le temps d'arpenter, de baliser un territoire, de me rendre compte de mon espace potentiel. Au cinéma, il faut vraiment que tu te fies à ton instinct, tu n'as pas vraiment le temps de te surprendre, les choses vont souvent trop vite et l'on n'a pas toujours le temps de répéter autant qu'on voudrait. Comme il m'est rarement possible d'y explorer de nouveaux langages et de nouveaux territoires, je peux alors puiser en tant qu'actrice à même cet espace potentiel que j'ai exploré au théâtre. » Certaines images reviennent très souvent dans ses propos : piétiner un territoire, arpenter sa terre, se créer un plancher et des assises solides. Car si la comédienne a été touchée et impressionnée par des films au réalisme décalé comme *Carnages* de Delphine Gleize ou *Chansons du deuxième étage* de Roy Andersson, si elle chérit les univers de

Guy Maddin et de Peter Greenaway et préférera toujours la rupture au réalisme plat, si elle est prête à monter les chevaux les plus fous, elle croit en la nécessité pour demeurer en selle de bien avoir au préalable « arpenté sa terre ».

Cette adulte-enfant tout droit sortie de l'univers de Ducharme, et qui fut d'ailleurs sa Nicole de *L'hiver de force*, traîne d'un rôle à l'autre un air de légèreté grave dans le regard et dans la voix et porte, inscrite dans le corps, les marques d'une enfance trop vite exposée aux cauchemars du grand monde. Toujours, chez elle, la jeunesse semble flétrie et la maturité fait place à l'émerveillement. La frivolité et la candeur se doublent des espoirs déçus et des peines d'amours perdues d'une femme porteuse d'une mémoire endeuillée. Un trait commun à tous ses personnages, à la fois juvéniles et fanés, innocents et trop lucides, et que Forcier a su approfondir à merveille. Leur première collaboration pour *Le vent du Wyoming* a engendré des moments d'anthologie. Dans ce film, elle joue le rôle de la sœur du personnage principal, Manon Mantha, obèse folle d'amour qui a fait sa thèse sur la mélancolie dans l'œuvre de Chester Céline et qui perd cent livres pour tenter de conquérir son auteur de rêve, de passage à Montréal. Après une scène de baise inoubliable sur un ring de boxe, Manon finira ses jours religieuse anorexique lévitant d'amour sous le regard ébahi de vétérans de la Seconde Guerre reconvertis en fossoyeurs de bonnes sœurs ! « Forcier a été très important dans ma découverte du cinéma québécois et je suis fière de l'accompagner aujourd'hui. Lorsque j'arrive dans un univers comme le sien, cela éveille en moi une énergie méconnue. Je suis amenée ailleurs et cela me plaît. Ses scénarios sont béton, mais je ne m'y sens jamais contrainte. André aime être surpris. C'est ce qui est arrivé sur *Le vent du Wyoming*. Il n'avait pas imaginé que Manon puisse être aussi voluptueuse en se roulant sur le lit.

Je l'ai fait rire. Il a été conquis. Et malgré la production difficile des *États-Unis d'Albert*, je l'ai retrouvé avec beaucoup de joie. Je rembarquerais avec lui n'importe quand ! »

Que ce soit chez Forcier ou dans des productions plus standard, Céline Bonnier ne fait pas dans l'esbroufe, n'essaie pas de nous montrer combien elle est habile et brillante. Elle ose plutôt la présence, avec juste ce qu'il faut de décalage pour que l'on plonge avec elle dans une intimité déroutante, drôle ou inquiétante parfois. L'art de Céline Bonnier s'affirme souvent en une transgression à corps et âme perdus. Dénî de romance, délit de fuite : son art consiste à laisser échapper la plus grande vérité possible, à s'exposer sans jamais s'exhiber, sans protection ni artifice, cela pour arriver à quelque chose de réel, ce réel plus vrai, plus juste, plus *décalé* que la réalité et que le cinéma, grâce à elle, nous permet parfois d'entrevoir et de toucher. 



Photo: Christian Rasselet

Roy Dupuis et Céline Bonnier dans *Les États-Unis d'Albert*.

## L'éclat de Céline Bonnier

Devant une actrice que l'on aime, qui nous fait sourire ou nous émeut à chaque fois qu'elle paraît à l'écran ou sur scène, une question se pose : comment se fait-il que la magie opère ? Céline Bonnier n'est pas particulièrement photogénique. Sa beauté n'est pas de celle qui fait les jeunes premières amoureuses, son visage n'est pas ce masque parfait qui prend la lumière et la transforme en éclat. Et sa présence n'est jamais *remarquable* autrement que par le jeu qu'elle développe, les accents qu'elle concocte, la manière qu'elle trouve d'illuminer chaque moment qu'elle passe à l'écran.

Céline Bonnier ne triche pas. Elle se donne des rôles, elle se donne à des rôles qui ne permettent pas de faux-fuyants.

La règle au cinéma, paraît-il, est d'en faire moins : peu de risque, le danger de surjouer n'est jamais loin. L'avez-vous vue en Monica la mitraille ? Au milieu d'un film moyen, perdue entre quelques bons acteurs et trop d'humoristes qui s'évertuent à en faire le moins possible, elle explose littéralement, elle court, elle crie, elle pleure, et si le film existe en bout de course, c'est sur ses épaules qu'il repose, sur cette extraordinaire générosité dont elle imprègne chaque scène. D'autres s'agitent en vain, elle semble avoir compris le délire particulier de Monica, comme une chose intérieure qui irradie, littéralement.

Et dans *Les États-Unis d'Albert* de Forcier ? Un rôle de quelques minutes,

une présence à peine esquissée, une dizaine de répliques, et pourtant on se demande tout à coup si le film n'aurait pas dû commencer là, avec elle, puiser à cette folie immédiatement reconnaissable, construire sur cet invraisemblable accent mexicain la fiction drôle et surréelle qu'il devient à partir de ce moment.

Là réside la magie, construite de film en film : dans ce pouvoir qu'a l'actrice de porter une œuvre à bout de bras, puisqu'elle en a le registre et les moyens, mais aussi de sembler presque s'effacer, donner juste ce qu'il faut d'elle-même à un rôle et tout à coup en transcender les limites. — Pierre Barrette



Chère Céline Bonnier,

Ce soir-là, vous étiez Yolanda, notre guide mexicaine équipée de son poncho rayé et de son transistor en plastique rutilant qui déversait dans l'autobus scolaire ses airs de *fiesta*, alors que nous roulions vers un lieu tenu secret pour prendre part à cette *Fête des morts* que vous et la troupe Momentum nous aviez concoctée. Enjouée, l'accent à peine forcé, rivalisant de gouaille amusée, dansant volontiers au doux milieu de tous, vous étiez si riieuse, si vivante et nous, déjà sous le charme, cortège si peu funèbre et pourtant prêt à vous suivre dans l'au-delà, prêt à traverser le Styx à vos côtés. Ne manquait que la téquila pour vivre totalement cette tradition du Mexique, vieille de plus de 3 500 ans où, chaque novembre de brume, le peuple des vivants célèbre ses morts autour des tombes éclairées aux chandelles, tout en s'abandonnant aux rites de quelque banquet carnavalesque et païen. Une fois à destination, affublée de deux petites têtes de mort lumineuses qui vous faisaient des antennes de sauterelle de chaque côté de la tête, vous avez pris charge de nous pour nous entraîner, telle une luciole que nous suivions pas à pas, dans une dérive méditative et recueillie entre les pierres tombales du cimetière alangui. Le lieu de vos débauches imaginaires nous était enfin révélé dans cette nuit des morts vivants festive dont vous étiez la reine un peu burlesque et, de tableaux en stations, les fantômes sont venus jusqu'à nous, même si ce n'était pas encore l'aurore. À la cour blafarde de la Grande Faucheuse entourée de sa suite d'âmes errantes et de squelettes à la James Ensor, nous avons voyagé en poésie dans la dérision et l'affliction, partagé vos mémoires d'outré-tombe, communiqué avec ces disparus venus d'un autre temps, touché à nos propres morts que nous portons en nous, malgré l'époque ingrate qui se tue à les cacher à notre vue dans l'obscurité de son ignorance. Ce soir-là, ce que nous avons reconnu, c'est l'onirisme de la vie, « l'interdépendance de toute chose et de nous-mêmes ». Dans l'autobus du retour, alors que nous redescendions en silence vers la ville, nous étions orphelins de vous. Vous étiez restée dans votre château de mirages sous la lune endormie. Et nous, nous repartions unis, réunis, délestés pour un temps du poids de l'inéluctable, un peu plus responsables de nos vies, de nos morts et de notre propre effacement à venir. – Gérard Grugeau

Céline Bonnier et Nathalie Claude, conceptrices de *La fête des morts* du Théâtre Momentum.

## CÉLINE BONNIER

### ...au cinéma

- Les États-Unis d'Albert* d'André Forcier (2005).
- Monica la mitraille* de Pierre Houle (2004).
- Le dernier tunnel* d'Érik Canuel (2004).
- P.417*, court métrage d'Élaine Dumont (2004).
- La face cachée de la lune* de Robert Lepage (2003)
- Séraphin. Un homme et son péché* de Charles Binamé (2002).
- Le ciel sur la tête* de Geneviève Lefebvre et André Melançon (2001).
- Les muses orphelines* de Robert Favreau (2000).
- The Assignment* de Christian Duguay (1997).
- Caboose* de Richard Roy (1996).
- Le sphinx* de Louis Saïa (1995).
- Million Dollar Babies*, téléfilm de Christian Duguay (1994).
- Le vent du Wyoming* d'André Forcier (1994).
- Tectonic Plates* de Peter Metler (1992).

### ...à la télévision

Céline Bonnier compte aussi de nombreux rôles dans des séries dramatiques à la télévision (*Blanche, Tag, La femme Nikita, Grande Ourse*, etc.).

### ...au théâtre

- La cloche de verre* de Sylvia Plath, mise en scène de Brigitte Haentjens, Théâtre Sibyllines (2004).
- Fantasmagories technologiques I, II et III* de Jon Fosse (*Dors mon petit enfant*), Samuel Beckett (*Comédie*) et Maurice Maeterlinck (*Les aveugles*), mise en scène de Denis Marleau, Théâtre UBU (2004).
- La fête des morts*, texte et mise en scène de Céline Bonnier et Nathalie Claude, Théâtre Momentum (2002-2004).
- Hamlet-machine* d'Heiner Müller, mise en scène de Brigitte Haentjens, Théâtre Sibyllines (2001).
- L'hiver de force* de Réjean Ducharme, mise en scène de Lorraine Pinal, Théâtre du Nouveau Monde (2001).
- L'autre*, texte et mise en scène de Paula de Vasconcelos, Pigeons international (2001).
- Urfaust, tragédie subjective* d'après Goethe et Fernando Pessoa, mise en scène de Denis Marleau, Théâtre UBU (1999).
- L'enfant problème* de George F. Walker, mise en scène de Pierre Bernard, Théâtre de Quat'Sous (1998).
- Je ne sais plus qui je suis*, création collective, mise en scène de Brigitte Haentjens, Théâtre des Deux Mondes (1998).
- Le Cid* de Pierre Corneille, mise en scène de Serge Denoncourt, Théâtre Denise-Pelletier (1997).
- Lolita*, texte et mise en scène de Dominic Champagne, Théâtre Il va sans dire (1995-1997).
- Nuits blanches*, d'après les textes de sept auteurs québécois, mise en scène de Jean-Frédéric Messier, Théâtre Momentum (1991).
- Plaques tectoniques*, texte et mise en scène de Robert Lepage, Théâtre Repère (1990-1991).

Filmo-théâtregraphie partielle établie par Marco de Blois.